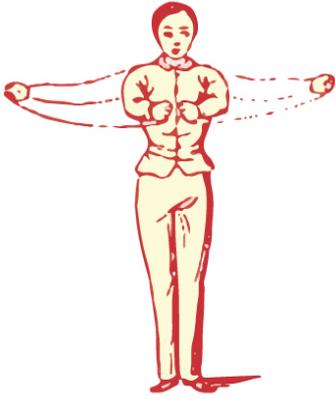


Commentaire de la « Note sur l'enfant »

Philippe Lienhard



Dans ce texte¹ de 1969, Lacan part d'un constat, l'échec des utopies communautaires, afin de souligner qu'il y a un irréductible dans la transmission d'une génération à une autre chez les êtres humains. La question pour les parents n'est donc pas seulement d'assurer les besoins de l'enfant, de le nourrir, il y a lieu de transmettre cette dimension purement humaine qui s'appelle le désir, désir qui pour Lacan est la métonymie du manque.

Pour le transmettre, ce désir, ce manque, le parent doit l'incarner, d'où la formule de Lacan : « De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir »².

La mère est donc le vecteur de l'incarnation du ratage des soins (par la voie de ses propres manques). Le père est vecteur de la Loi dans le désir de l'Autre, c'est-à-dire qu'en tant que porteur d'un désir envers cette femme-là, il conjoint la Loi, puisqu'il est en même temps porteur de l'interdit, et le désir. Il y a donc en premier le oui, le oui du désir avant le non de l'interdit, le non de la Loi.

La mère et la femme

L'ensemble du texte tourne autour de la dimension du manque chez la mère, donc de l'existence ou non d'une femme chez la mère. C'est là le point majeur que Jacques-Alain Miller extrait du texte de Lacan. Il fait de la sexualité féminine la question essentielle de la psychanalyse avec les enfants. Il ne s'agit pas là de la femme dans son rapport à la jouissance, mais dans son rapport au signifiant phallus qui fait d'elle un être de manque maintenant au-delà de l'enfant une dimension femme vers le père. Telle est la mère winnicottienne, elle n'est suffisamment bonne qu'à ne l'être pas trop, qu'à la condition que les soins qu'elle prodigue à l'enfant ne la détournent pas de désirer en tant que femme, que l'enfant ne sature pas pour la mère le manque dont se supporte son désir.

Cette saturation, c'est le risque puisqu'effectivement, à la naissance, l'enfant est objet *a* de la mère, objet qui choit du corps de la mère. Ça, c'est structurel. Lacan disait à son auditoire : « L'objet *a* c'est ce que vous êtes tous, en tant que rangés là – autant de fausses couches de ce qui a été, pour ceux qui vous ont engendrés, cause du désir »³. Il leur disait en fait qu'avant tout, ils étaient là alignés en tant qu'objets *a*. C'est un point essentiel, la vision de Lacan du bébé est à l'opposé de celle de Freud, opposé à l'idéal *His Majesty the Baby*. Pour Lacan, l'enfant n'est donc pas Sa Majesté mais ce qui s'en expulse comme déchet. Je vous laisse à vos livres d'histoire et aux anecdotes entourant les levers du Roi Soleil.

Pour Lacan, l'enfant n'est pas pris à la naissance dans l'idéal, mais dans la jouissance et il peut en rester là, pur objet, pure jouissance, pur corps en avant. C'est tout de même une grande partie de la clinique actuelle, l'enfant identifié à un trouble somatique hypothétique

¹ Cf. Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373-374.

² *Ibid.*, p. 373.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 207.

(hyperactif, dys...), enfant à qui est du coup déniée toute subjectivité. De son trouble, il ne lui est pas demandé de rendre compte puisque la cause est hypothétiquement organique, amygdale ou que sais-je. Dès lors, il est maintenu en tant qu'objet – corps, sans appel au sujet. Dans les cas plutôt favorables, cet enfant objet prend une valeur, il est le phallus, fétichisé en tant que phallus, ce qui fait dire à J.-A. Miller qu'avec l'amour maternel, la perversion est en quelque sorte normale du côté femme. Puisqu'il est là question du phallus, nous sommes dans des situations où la métaphore paternelle a fonctionné. Cela n'empêche pas l'équivalence possible enfant-phallus de présenter le risque de faire passer à l'as chez la mère le désir du phallus, puisqu'elle l'a, elle a le phallus sous les espèces de l'enfant, et de visser le sujet enfant à une identification phallique au point que Lacan pouvait faire du désir d'être le phallus la formule constante du désir du névrosé. Une métaphore paternelle « optimale » ne visse pas à l'identification phallique mais ouvre à la signification phallique, même si, pour cela, il faut un père qui montre la voie, qui tient la route.

Bien sûr, la fonction du Nom-du-Père est de mettre un frein à la jouissance, mais cette fonction ne repose pas seulement sur l'interdit, elle peut aussi ouvrir une voie, un exemple de faire avec la jouissance, une ouverture qui peut permettre à l'enfant autre chose que le *pousse-à-jour* mortel que représente l'addiction. Pour cela, il faut un père incarné, c'est-à-dire un homme qui consente au *pas-tout* qui fait la structure du désir féminin. À titre de contre-exemple, J.-A. Miller évoque le père de Schreber, éducateur de haut vol qui savait tout sur tout, ne laissant aucune place au manque, au pas-tout : « Faute d'admettre le particulier du désir chez l'Autre sexe, le père écrase, chez l'enfant, le sujet sous l'Autre du savoir. De ce fait, le père, le faux père contraint d'autant plus cet enfant à trouver refuge dans le fantasme maternel, le fantasme d'une mère niée comme femme »⁴.

De toute évidence, le pas-tout angosse. C'est le cas chez l'enfant quand il découvre l'énigme qu'est la femme chez sa mère, énigme qui le sort du leurre de l'harmonie, même si rapidement le voile se remet, la mère cachant le plus souvent la femme pour le petit d'homme, « *Toutes des salopes, sauf ma mère* ». Peut-être de nos jours, avec les familles recomposées, avec le fait que les couples se fondent davantage sur un accord de jouissance, avec un effet parfois Kleenex, peut-être dès lors, la femme est-elle moins éclipsée par la mère.

Le pas-tout féminin fait peur aux hommes. « Mais qu'est-ce qu'elle veut ? » Ou bien, quand il est temps pour l'homme, non pas de prendre maîtresse, mais de prendre femme, son choix, assez souvent, se porte-t-il sur des femmes bien loin de ses passions de jeunesse, des femmes dont il pourrait se dire, la plupart du temps « à l'insu de son plein gré », qu'elles vont faire une bonne mère.

Dans la « Note sur l'enfant », Lacan fait du symptôme de l'enfant la réponse à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. Le symptôme de l'enfant représente donc la vérité, soit du couple parental (quand la mère reste divisée entre mère et femme, donc quand l'enfant divise), soit de la subjectivité de la mère (quand la mère est toute mère – quand l'enfant comble).

Lacan dit que le symptôme représentant la vérité du couple parental est le plus complexe. Pourquoi ? Parce que c'est un symptôme qui ne provient pas d'une simple relation duelle (mère-enfant) mais qui provient de l'articulation du couple père-mère dont la vérité est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Qu'est-ce qui fait que ces deux-là copulent ensemble, qu'est-ce qui les a fait se choisir, qu'est-ce qui les fait tenir ? Il y a là un point de réel qui fait trou dans le symbolique et auquel le symptôme de l'enfant répond, en faisant ainsi exister entre ses parents le rapport sexuel. Je cite Hélène Deltombe : « Dans le processus d'appropriation des

⁴ Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *La petite Girafe*, n° 18, 2003, p. 6-11.

signifiants de son père et de sa mère, l'enfant est porteur du malentendu entre ses parents, ce qu'il traduit sur un mode symptomatique faute de pouvoir le déchiffrer car il y est aliéné »⁵.

C'est bien parce qu'il y a cette aliénation à l'univers des signifiants, c'est-à-dire aux discours, que les interventions de l'analyste qui jouent du sens, peuvent comme l'indique Lacan, dans ce type de symptôme, être efficaces. La conduite d'une cure, dans ces cas, va consister à tenter d'amener l'enfant à passer de sa position de symptôme de ses parents à celle de pouvoir préciser ce qui fait symptôme pour lui.

Je termine sur le second type de symptôme qui concerne la psychose quand le symptôme de l'enfant présente plus qu'il ne représente, ce qu'il en est de son être en place d'objet du fantasme de la mère. L'enfant n'est pas alors objet cause du désir mais objet comblant côté jouissance. L'enfant incarne dans le réel le mutisme et le silence de la pulsion aussi bien que son caractère acéphale et a-subjectif. L'enfant présentifie l'objet pulsionnel de sa mère. Il y a une certaine coalescence du S_1 et du a . L'enfant psychotique se retrouve pétrifié sous une identification qui l'exclut de l'altérité propre à l'aliénation signifiante. Sous cette identification, il demeure, exclu des effets de sens, fixé à la place de la lettre.

Puisque dans ce second cas, la jouissance est présentifiée, elle n'est plus à révéler par l'interprétation analytique qui perd toute efficacité. Le symptôme se présente alors comme un réel indifférent à l'effort de le mobiliser par le symbolique.

Si l'enfant en tant qu'objet ne divise pas, soit il choit comme déchet du couple géniteur (dans les cas où la mère n'est que femme), soit il rentre avec la mère (parce que la mère n'est que mère) dans une relation duelle qui le suborne au fantasme maternel.

⁵ Deltombe H., « Interpréter le symptôme de l'enfant », disponible sur internet.